

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 27 (1969)

Heft: [1]: Adaptation de l'homme au monde de demain

Artikel: Avons-nous besoin d'une nouvelle idéologie

Autor: Philippe, R.P.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avons-nous besoin d'une nouvelle idéologie?

R. P. Philippe
professeur à l'Université de Fribourg

Un des rôles les plus importants qui incombe au philosophe et au théologien consiste à réfléchir sur la destinée de l'homme à travers les modifications successives de la culture. Le philosophe ne doit cesser de se demander: quel est le bonheur de l'homme, et comment peut-il l'atteindre? Quel est le développement le plus harmonieux et le plus authentique de l'homme? Celui-ci possède des virtualités de développement si étonnantes, si merveilleuses, qu'il est souvent difficile de prévoir ce que pourra être son développement le plus harmonieux. Et cependant, à travers les possibilités si diverses de ce développement, il semble bien que certaines valeurs demeurent constantes et inchangées.

On ne peut nier que l'homme d'une culture primitive présente un type d'homme tout différent de celui de notre culture scientifique et technique. Il suffit de regarder l'Arabe de Palestine, si profondément attaché à son sol, et l'Israélite qui cherche à s'enraciner dans cette même terre, pour voir la diversité si profonde qui oppose ces hommes. L'homme apparaît bien comme le vivant le plus riche, et le plus complexe dans sa richesse; et il apparaît aussi comme celui qui, à cause même de son esprit, a le plus besoin d'unité, le plus besoin d'unifier sa vie, de lui donner un sens. Si l'homme n'est plus sensible qu'à la complexité de sa richesse, si dans le développement de sa vie il n'est plus sensible qu'à cette dimension, très vite il s'extériorise et ne cherche plus qu'à accumuler ses conquêtes; mais alors il risque de se désagréger en ne comprenant plus le sens véritable de sa vie. N'est-ce pas là le problème que nous vivons actuellement avec une très grande acuité? Nous le sentons bien, mais n'osons pas toujours l'analyser avec suffisamment de clarté, d'objectivité. Et c'est peut-être là une des raisons les plus importantes pour lesquelles nous sommes réunis ici.

Je n'insisterai pas ici sur les grandes modifications qui affectent l'humanité à notre époque: vous les connaissez mieux que moi et les vivez plus profondément. Je noterai seulement quelques points qui me paraissent les plus importants pour notre propos.

1. Avec le développement de la science et de la technique, la *manière de vivre* de l'homme s'est modifiée davantage depuis cent ans que depuis ses origines. On constate un processus d'accélération qui est du reste très impressionnant. Dans la conquête du temps et de l'espace, c'est la relation de l'homme au cosmos qui se trouve profondément modifiée:

a) on constate une accélération dans le domaine des *connaissances scientifiques*. L'humanité, depuis ces cinq dernières années, a doublé ses connaissances scientifiques; pour cela, il lui avait fallu précédemment quatre-vingts ans et, antérieurement encore, six cents ans. Une telle accélération est permise, et exigée, par le progrès même de la science. C'est alors la relation de l'homme avec sa propre connaissance scientifique qui se trouve modifiée.

b) le progrès des connaissances *biologiques*, qui nous a révélé l'évolution du monde de la vie, manifeste à la fois la détermination très profonde de l'être vivant, de l'homme dès le premier moment de sa conception — dès ce premier moment il a son « chiffre » propre

qui ne cessera de se développer dans le même sens — et les possibilités de transformation qu'un vivant peut subir grâce aux interventions biochimiques que l'on peut réaliser sur lui. Le domaine de la vie biologique apparaît, dans son organisation, très souple et très déterminé, et en même temps il se révèle très dépendant du monde physique et chimique. En raison de ce progrès des connaissances biologiques, c'est la relation de l'homme avec son propre corps qui se trouve modifiée. Ce corps, il peut le dominer davantage, l'utiliser davantage; mais ce corps s'impose aussi radicalement, avec ses limites.

c) le progrès des connaissances *psychologiques* nous révèle davantage toutes les zones inconscientes que nous portons en nous, toutes les couches successives qui se sont accumulées en notre psychisme, ses luttes internes et ses possibilités de désagrégation, ainsi que ses possibilités d'organisation victorieuse. Les analyses psychologiques montrent combien la conquête de notre personnalité, de notre « moi », est laborieuse, et qu'elle n'est jamais chose totalement acquise; il peut y avoir subitement des régressions, des retours au stade infantile, car la sublimation réelle et vraie est rare. Ces études psychologiques révèlent la complexité de nos instincts jamais assouvis et qui, en raison de divers refoulements, ne cessent de chercher des compensations, à tel point que nous ne pouvons jamais discerner avec exactitude la part consciente et la part inconsciente des motivations de nos activités.

La psychanalyse a modifié la conscience que l'homme a de son moi personnel et la conscience de sa relation avec les autres hommes.

d) les études *sociologiques* montrent combien l'homme, dans ses activités, est conditionné par le milieu en lequel il se trouve. Elles cherchent à rendre les relations inter-humaines, et celles qu'implique le travail, plus adaptées et plus efficaces.

2. Avec le progrès des sciences, il faudrait encore souligner ici l'exaltation de l'art, qui à la fois reflète et annonce ces transformations profondes de l'homme dans ses relations avec l'univers, avec lui-même et avec les autres hommes. L'art, en effet, a un double rôle: il manifeste les expériences vécues par l'homme et annonce ce qui doit sans doute arriver (l'aspect prophétique de l'art: les jeunes sentent avec une grande acuité le progrès futur, et les artistes l'expriment). C'est là la double médiation de l'art: il exprime le vécu humain et il devance le monde de demain.

3. Enfin, notons que dans ce climat de développement scientifique et technique, dans cette exaltation de l'art, l'attitude religieuse et l'attitude du croyant semblent en régression, ou du moins semblent diminuer extérieurement pour s'intensifier en infériorité. Du point de vue religieux, le phénomène de désacralisation est bien connu; et, du point de vue de la foi, le phénomène de démythisation est également très net. Ces faits indiquent bien que le climat en lequel nous vivons ne favorise plus l'attitude religieuse ni celle du croyant. Si le croyant et l'homme religieux survivent, ce ne peut être que d'une manière toute personnelle et intérieure. Pour subsister, l'attitude religieuse et la foi doivent se purifier, jeter du lest.

Devant ces faits, diverses attitudes sont possibles. Notons d'abord rapidement deux attitudes extrêmes qui nous semblent insoutenables:

1. la première consiste à tout condamner en bloc: le progrès est mauvais, il va contre le bonheur de l'homme; c'est le règne de l'orgueil et de la puissance. La seule solution est la fuite.

2. l'attitude opposée consiste à tout « baptiser » en bloc: tout ce qui relève du progrès est merveilleux; soyons toujours à la fine pointe du progrès, qui peut seul nous sauver. Il

faut marcher avec son temps et non seulement le suivre, mais le devancer. Une telle attitude peut, politiquement, se « baptiser » de diverses manières; mais c'est souvent la même attitude, celle d'un néo-positivisme pour qui seul compte le progrès scientifique et technique et qui, au fond, nie la destinée personnelle de l'homme.

Il y a, dans chacune de ces positions extrêmes, quelque chose de juste. Mais on voit bien que ni l'une ni l'autre n'est entièrement vraie, car toutes deux manquent d'esprit de discernement. L'idéologie, quelle qu'elle soit, est alors prise comme absolu et ce n'est plus le véritable bonheur de l'homme concret, existant, que l'on cherche.

Mais si l'on veut être réaliste, on sait qu'il est impossible d'arrêter l'évolution du monde d'aujourd'hui. Il ne s'agit donc pas de le boudier, mais de le comprendre pour essayer de lui donner une véritable signification humaine.

D'autre part, si l'on est réaliste, on sait que l'évolution en laquelle nous nous trouvons ne peut, par elle-même, procurer le bonheur de l'homme; car cette évolution ne touche pas l'homme dans ce qu'il a de plus profond, dans ce qui lui est le plus intime: son esprit. Certes, cette évolution *conditionne* l'homme; et elle peut aller si loin dans ce conditionnement que l'homme ait l'impression d'être complètement changé dans sa psychologie. Mais, encore une fois, elle ne peut atteindre ce qu'il y a de plus profond dans l'homme: son esprit. Évidemment, si j'affirme cela, c'est dans la perspective d'une philosophie réaliste qui, progressivement, découvre dans l'homme la valeur de l'esprit et de l'être; car si je demeure dans une philosophie néo-positiviste ou matérialiste, je ne peux plus affirmer de la même manière les limites de cette évolution, celle-ci devenant comme l'absolu.

Il ne s'agit donc pas de se mettre à la remorque de cette évolution — puisqu'elle ne peut donner à l'homme le bonheur qu'il cherche — mais de la *critiquer*, de discerner en elle ce qui peut être bon et ce qui peut être pour l'homme de demain un danger, un péril. L'homme doit utiliser cette évolution, il doit s'en servir, mais il ne doit pas en être l'esclave: l'homme est-il pour l'évolution, ou l'évolution pour l'homme?

Critiquer cette évolution, c'est en saisir la véritable signification, la véritable valeur. C'est la considérer relativement à l'homme en ce qu'il a de plus profond (et non pas regarder l'homme à la lumière de cette évolution). Or, précisément, cela ne peut se faire que si, dans l'homme, les valeurs les plus profondes de l'esprit ne sont pas transformées substantiellement par cette évolution, mais ne sont que modifiées dans leur exercice et dans leurs applications.

Le progrès de la science, de la technique, le progrès de la biologie, de la psychanalyse, se situe à un niveau particulier: au niveau de ce qui peut être *mesuré* et modifié par l'homme. Et ce qui est en premier lieu mesurable, c'est le domaine de la quantité. La qualité ne l'est que par l'intermédiaire de la quantité. Ce que l'homme peut, par la science, dominer et transformer dans l'univers et dans sa propre vie, c'est toujours ce que la science peut atteindre, peut mesurer. Ce qu'il y a de plus spirituel en lui, l'acquisition d'une certaine maîtrise de lui-même, est d'ordre volontaire et échappe à la méthode scientifique. L'acquisition d'une certaine qualité d'attention, d'accueil vis-à-vis des autres est également d'ordre spirituel et affectif et ne peut être mesurée (sauf dans ses effets, mais non pas dans sa source).

Aussi, le progrès de la science n'a-t-il pas en lui-même de finalité; celle-ci n'apparaît dans toute sa force qu'avec l'esprit, et elle est bien ce qui caractérise le domaine de la qualité.

L'homme doit donc, devant le progrès de la science, acquérir un sens plus profond de sa destinée personnelle. Si, de fait, il est plus conditionné qu'auparavant, plus socialisé, si le

domaine de sa prise en charge par la société est plus grand qu'avant, plus étendu, cela doit lui permettre de porter son attention sur ce qui ne dépend que de lui, sur ce qui, en lui, relève de sa propre réflexion et de sa propre volonté.

L'homme doit coopérer à ce progrès en comprenant à la fois l'importance de cette coopération et son danger. Il doit comprendre son importance, car par-là il permet à l'homme d'acquérir un pouvoir toujours plus grand sur le monde de la matière, sur le conditionnement de la vie; mais il ne doit pas fermer les yeux au danger d'une telle coopération qui risque d'absorber toutes ses forces; car cette coopération n'a pas de limites, puisqu'elle n'a pas de finalité propre. Sa finalité, c'est l'homme qui doit la lui donner; et il doit donc lui-même, dans la mesure où il le peut, dominer cette coopération, la régler.

Il doit comprendre que, si importante qu'elle soit, elle ne peut finaliser sa vie; car sa vie humaine réclame un développement qui lui soit propre, la découverte personnelle de sa propre finalité.

L'homme doit être très attentif à cet équilibre intérieur, au rythme profond de sa vie humaine personnelle. Et plus sa coopération au progrès est efficace et importante, plus il doit y avoir cette découverte intime et personnelle — non pas seulement comme un contre-poids, à la manière de l'équilibre qu'apportent les *loisirs*, mais comme ce qui donne son *sens* à toute sa vie.

La découverte du sens de sa vie ne peut se réaliser en l'homme que dans un *amour* personnel de plus en plus profond, qui l'unit aux autres hommes et lui permet de s'élever, dans un regard contemplatif vers son Dieu, son Créateur.

Le philosophe doit donc comprendre l'harmonie interne qui doit exister entre l'intégration de l'homme dans son milieu (culturel, scientifique, technique) et la découverte du sens de sa vie personnelle. Il doit comprendre comment cette intégration n'est pas la fin de la vie de l'homme, mais un moyen merveilleux qui doit lui permettre d'émerger plus personnellement en découvrant ces deux liens personnels: son lien avec les hommes dans l'amour, l'amitié, et son lien avec Dieu dans l'adoration aimante, la contemplation.

Terminons en précisant que, pour le croyant et le théologien, tout ceci prend une valeur encore plus intense, et que le problème de l'insertion du croyant dans le monde et de sa destinée personnelle est encore plus aigu.

Car le croyant voit en l'homme l'image de Dieu. Il sait que Dieu l'a créé à Sa ressemblance. Il sait aussi qu'il doit lutter constamment contre des forces qui le dépassent: il est toujours tenté par celui qui s'est révolté contre Dieu et qui cherche à l'entraîner à sa suite.

Pour le croyant, il y a dans l'homme trois grandes dimensions par où il est à l'image de Dieu: le *dominium*¹, *l'intelligence* et *l'amour*. Et ces trois dimensions impliquent un ordre de sagesse: tout *dominium* est ordonné à l'intelligence et toute intelligence à l'amour. L'homme n'est vraiment image de Dieu que quand il comprend cet ordre.

Par contre, l'esprit malin ne cesse de le tenter et de l'orienter en sens inverse; car il ne peut souffrir que l'amour domine dans le cœur de l'homme. Aussi essaie-t-il de l'attirer vers l'exaltation de la connaissance — « vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » — ou l'exaltation du *dominium*, dont la tour de Babel nous donne un symbolisme frappant et que nous rappellent les deux bêtes de l'Apocalypse.

¹ Par *dominium*, nous entendons la maîtrise que l'homme possède sur son corps et sur l'univers.

Le croyant sait que l'exercice de son *dominium* sur l'univers n'est pas mauvais, mais que s'il ne cherche que cela, il oublie ce pour quoi il a été créé.

Le croyant sait que l'exercice de *l'intelligence* n'est pas mauvais, mais que, s'il met sa fin dans la recherche intellectuelle, il risque de croire que c'est là son salut, de croire qu'il pourra se sauver par lui-même.

Le croyant sait que seul *l'amour* de Dieu et du prochain achève la loi, achève tout et donne un sens à sa vie humaine.

Nous voyons donc que, tant du point de vue philosophique que du point de vue théologique, l'essentiel est de sauvegarder la vocation profonde de l'homme, sa destinée personnelle qui est d'aimer ses frères et d'aimer et contempler Dieu. C'est cette vocation qui peut assumer les exigences propres du progrès des sciences, du développement de l'intelligence. Nous ne devons pas avoir peur du progrès de la science et du développement intellectuel de l'homme, mais nous devons comprendre que ce développement peut devenir rival de l'amour. Le danger est alors de tarir la capacité d'amour dans le cœur de l'homme. L'orgueil n'est-il pas précisément de considérer que l'intelligence passe avant l'amour et qu'elle a tous les droits ?

L'amour du prochain et de Dieu, assumant les exigences de la connaissance, assume aussi le développement du *dominium* de l'homme sur l'univers et permet à ce *dominium* de se réaliser dans la participation. Il est bon pour l'homme de dominer l'univers et il n'y a pas de limite à priori à ce *dominium*; mais l'homme doit savoir que, son capital de vie étant limité, s'il l'oriente tout entier vers ce *dominium*, il y aura nécessairement une diminution d'amour. L'orgueil *collectif* de l'homme consiste à considérer que le *dominium* est ce qui passe avant tout le reste, au-delà de l'amour et de la connaissance.



LA
SUISSE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCES CONTRE LES ACCIDENTS
LAUSANNE

*Des garanties résolument
modernes pour l'homme
dans le monde de demain*

**AGENCES GÉNÉRALES
DANS TOUTE LA SUISSE**